

Mario Capasso

**PIERRES
BLESSÉES**

Nouvelles

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Frédéric Gross-Quelen

La dernière goutte

Pierres d'en bas

LA BRUINE TOMBE. Mais l'homme n'y fait même plus attention. Posté sur la terrasse, le corps légèrement incliné vers la droite, il pointe son arme sur l'un de ceux d'en bas, un de ceux qui pavent la chaussée, pierre après pierre, sans jamais s'arrêter. Si seulement il s'arrêtait un instant, celui-là ! S'ils s'arrêtaient tous un instant ! se prend à rêver l'homme à l'arme, en secouant la tête pour faire tomber les gouttelettes. Et il se demande soudain s'il aura le courage, ou la chance, de tirer. Si j'avais ce courage, ou si j'avais cette chance, et si, en plus, je mettais dans le mille, si je réussissais à abattre l'un d'entre eux, que se passerait-il alors ? Que feraient les autres ? Les autres, oui ! Combien y en a-t-il ? Ils se ressemblent tous, tous ceux qui pavent la chaussée sous cette bruine incessante, sous ce ciel où jamais n'affleure la moindre éclaircie. Il se sent confus, admet qu'il n'en sait rien. L'homme à l'arme vise sans trouver de réponse définitive. Il ne sait pas non plus, ou ne se souvient plus, à présent, quand tout cela a commencé : le présent est un enclos où ceux de « la horde » – c'est ainsi qu'il nomme le groupe – continuent à poser une pierre, puis une autre,

puis une autre encore, à l'infini. Et pourtant, les travaux n'ont pas l'air d'avancer, comme si chaque pierre venait remplacer la précédente, et ainsi de suite. Et ainsi de suite. Alors, l'homme sur la terrasse, qui pense à toutes ces choses, cesse de viser, pose l'arme au sol, l'appuie contre la paroi, et secoue la tête, toujours le même geste. Il essaie de fixer son regard, de mobiliser toute son attention pour comprendre les mouvements de ceux qui sont en bas, dans la rue. Mais il échoue, une fois de plus. Il a tout de même une certitude, et ça le rassure un peu : ceux de « la horde », comme il les nomme, ne lèveront jamais les yeux dans sa direction. Il en a acquis l'expérience tout au long de ces journées : ils restent concentrés, indifférents, continuent à l'ignorer ou, peut-être, à faire semblant de l'ignorer. Pourtant, ce jour-là, à un moment, il leur a crié dessus, il les a même insultés. Mais ils ont continué, ils continuent à se concentrer sur leur tâche diurne. Diurne, oui. Parce que la nuit... La nuit, ici, en bas, c'est autre chose... Mieux vaut ne pas penser à ce que sera la nuit, pas maintenant, pas juste au moment où la fillette, qui vient de monter, lui apporte une tasse de café, ou quelque chose dans le genre. Il ne faut surtout pas que la fillette se doute de ce que sont les nuits, ici, en bas. En bas. Les insupportables nuits d'en bas, quand l'obscurité est presque totale, presque oui, car, même malgré les nuages, la lumière de la lune lui permet de distinguer ce qui se passe dans la rue et... Mais assez pensé à ça ! La fillette lui a posé une question et il lui a demandé, au lieu de répondre, si elle a bien dormi et si elle a bien fait ses devoirs, et la fillette hausse les épaules

et lui demande pour quoi faire? et lui dit que maman lui a dit de lui dire, à lui, tue-les, va dire à ton papa qu'il les tue, qu'il les tue tous, qu'il le fasse aujourd'hui, que c'est ce que maman a demandé, et cet *aujourd'hui* résonne en lui, implacable, définitif. L'homme soupire. Il regarde vers les autres terrasses et se rend compte, ou peut-être est-ce juste une intuition, qu'à présent, aucun tir ne viendra lui donner l'absolution, qu'à présent, les autres ont cessé de viser ceux de « la horde », comme il les nomme. Mais, qui sait, peut-être y a-t-il quelqu'un, quelque part, qu'il n'arrive pas à distinguer, ce n'est pas impossible, espère-t-il, ce n'est pas impossible, se répète-t-il, et alors, peut-être que va surgir, d'on ne sait où, l'éclair salvateur, le soubresaut qui posera une nouvelle pièce sur cet échiquier où ceux d'en bas pavent la chaussée, où ceux d'en haut veillent, et visent, et retiennent leur tir, et attendent, mais oui, c'est sûr, il y a quelqu'un, quelqu'un comme lui, qui n'a pas l'intention de s'avouer vaincu, et au moment où il se retourne, au moment où il veut dire quelque chose à la petite, elle est déjà partie. Et la bruine tombe toujours. Il attrape la tasse et boit le café, qui a refroidi. Chaque goutte a refroidi dans cet hiver qui semble ne jamais devoir prendre fin. Et le bruit des pierres d'en bas continue. D'un trait, ou deux, l'homme vide la tasse, et le voilà qui recommence à viser ou, pour être plus précis, à tenter d'en viser un à la tête, ce fils de pute, incapable de rester tranquille, pas un instant, pas un seul, il pose une pierre, et encore une. Il le tient en joue et peut-être qu'un seul tir suffirait. Les heures passent, et repassent, comme ça, comme des pierres.

Midi à présent, devine l'homme sur la terrasse. En bas, rien n'a changé. Mais sa femme est montée. Elle lui a apporté quelque chose à manger. C'est tout ce qu'il y a, lui a-t-elle dit, ou c'est ce qu'il a cru entendre. La femme est restée un peu à l'écart. Elle ne se penche pas dans la rue. Elle le regarde, lui. Et dès qu'il remue les lèvres, elle lui dit tue-les, qu'est-ce que tu attends pour les tuer, tu n'as pas l'air de te rendre compte de ce qui va se passer si tu ne les tues pas. En entendant ces mots, avant même qu'elle ait fini de prononcer ces mots, l'homme cesse de viser, pose l'arme à sa droite, contre le mur, et sent dans sa main, sans qu'il puisse rien y faire, le petit pain qui commence à se gorger d'humidité, le petit pain qu'elles lui ont apporté, un seul aujourd'hui, rien qu'un seul, minuscule, même s'il n'a rien demandé, le petit pain qui se gorge d'humidité sous la bruine incessante. Pourquoi ne m'as-tu pas apporté du linge sec, demande l'homme à sa femme. Et sa femme fait demi-tour et s'éloigne. Elle va disparaître, mais se ravise un instant pour lui dire je te dis de les tuer, et crache violemment, et dit je te le dis et puis s'en va. La femme n'est plus là. L'homme regarde la terrasse, vide. Il ne la reconnaît presque plus, peut-être à cause de la brume née de la bruine, qui estompe tout. Puis il mange. Bouchée après bouchée. Le petit pain humide pénètre dans son corps humide. Toujours le même ciel. Toujours la même bruine. Peu à peu, l'homme cesse de mastiquer ce petit pain qu'on lui a apporté. Il a mal aux jambes à présent. Par moments, la douleur se mélange au souvenir de la douleur, un souvenir ancien, peut-être un souvenir du temps où il ne se rendait même pas